

XYZ. La revue de la nouvelle



Mal de terre

Julie-Anne Ranger-Beauregard

Number 87, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3212ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ranger-Beauregard, J.-A. (2006). Mal de terre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (87), 66–71.

Mal de terre
Julie-Anne Ranger-Beauregard

J'AIME ÇA dormir dans ton lit. Tranquille. Juste mon souffle avec le tien en spirale, en confettis, en nuage dans mon cou, en aquarelle dans ta chambre. Parfois, tu tousses un peu, alors je pose ma main sur la toux qui vibre dans ton dos. Je ne sais pas si ça te calme mais, moi, ça me rassure un peu. Cette nuit, on a fait l'amour à côté du tonnerre, de l'autre côté de la vitre. C'était beau, la maison qui frissonnait en même temps que nous deux. Il faisait chaud avec tout l'amour qui nous coulait sur le ventre. Quand le sommeil est arrivé, tu as mis tes cheveux avec les miens. On a fait des boudins dans l'air humide de la chambre.

Ton corps est chaud. Ma bouche est fraîche. Tu as le sourire jusqu'au cœur, et moi, j'ai le cœur jusqu'au sourire. Je sais que la pluie est froide dehors. C'est doux, la musique de la pluie et de ton souffle en duo. Je sais aussi qu'au milieu de toi il y a un petit bobo. Tout petit. Une petite peur qui respire fort dans tes poumons. On n'y pense pas beaucoup, ou pas trop longtemps. Le vertige est trop grand.



Ça se déchire dehors. Le ciel ne fait plus partie de la terre, il s'arrache à elle, la succion emporte les arbres, les maisons, les villes, les pays. Les océans sont au centre de la guerre, étirés, troués. Il y a de la peur partout, c'est le printemps, l'été, l'automne, l'hiver en même temps qui s'arrachent l'aurore. Dehors, ça fait un bruit d'os cassés dans de grands bols blancs antibactériens; dehors, ça fait un bruit de peau molle couchée sur la braise stérile des forêts vierges qu'on a brûlées.

Ton corps ressemble à ça. À une folie d'apocalypse. Ton corps ressemble à un grand champ où la bataille laisse des lambeaux, des lanières, des morceaux. De petites alvéoles bouchées dans le creux de tes poumons. La bataille de l'air furieux qui entre dans ton corps, la

guerre de ton diaphragme qui sursaute, l'échec de ta bouche rageuse qui laisse passer une toux violente, comme un tonnerre dans l'air trop sec. Ton corps en miettes qui se tiennent encore. Ta peau moite. Mes yeux humides. Nos rêves minuscules. Nos nuits sont éclatées, on dort par spasmes, toi et moi.

Si tu veux, demain, je t'emmènerai danser. On ira glisser nos pieds partout dans l'air gris d'une discothèque. Juste quelques minutes. Le temps que ton corps vole. Le temps que tu t'assomes, que tes poumons se déchirent, que ton corps rugisse au milieu des gens gris comme la pluie. Le temps que tu sois mon éclair dans le ciel cramoisi du bar étouffant.

Après, on sortira, on poussera nos têtes des fenêtres, on se crèvera le ventre sur les rayures tranchantes de la vitre cassée. Nos pieds sauteront d'un toit à un autre avec un cri à l'étroit dans la gorge, nos mains serrées comme des mâchoires bloquées, nos mains serrées qui retiendront notre sang comme des bouches bloquées qui retiennent des mots d'explosion. Les gens dans la rues cramponneront leurs yeux tout en haut parce qu'ils nous verront bondir à droite, à gauche, jusqu'à ce qu'ils nous confondent l'un et l'autre et nous crient : « Reviens sur terre et enlève ta tête des nuages ! » Alors on rira des expressions, des proverbes, des phrases qui ne veulent plus rien dire.

Nos ailes repliées, on imitera les animaux qui brament et on ancrera nos pieds à la terre blanche d'une falaise. Avec les pouces, on attrapera un coin bleu ou noir de l'air et on le tirera jusqu'à nous, pour réinventer les couvertures, les plumes, le coton en ouate, les oreillers, les lits sauvages. On couchera le ciel sur nous pour imaginer les mots d'amour qu'on libère avec le sexe, avec la bouche ouverte dans une sorte d'infini, avec les yeux tournés dans le vague du glissement des corps.

Une rivière de vapeur nous fera dériver jusque sur le dos d'un oiseau ou d'un lion. On prendra dans nos poumons toute la guerre infatigable de la vie, de la mort, on avalera avec nos bronches les cris des gens épuisés qui se laissent tomber des édifices ou les larmes glissantes des affamés figés sur les trottoirs.

On ira dans un restaurant manger une fondue au fromage ou des sushis en tournant nos langues dans nos bouches pour les réveiller. Notre pain plongera dans le sable mouvant du fromage suisse ou nos langues oseront laper la petite pâte verte qui hérissent ses épines jusque dans les nez. On rira pour cracher l'angoisse, on rira avec les poumons bien ouverts pour se moquer de la gueule de la douleur, on rira comme des anges qui chantent le dernier refrain de la dernière chanson de la dernière minute de l'éternité. Le chef cuisinier viendra nous chasser avec des coups de pied aux fesses et on rira dehors, devant les fenêtres des restaurants, dehors, avec la guitare et l'harmonica des sans-abri du quartier qui feront la traduction. Nos rires formeront des cristaux qui resteront accrochés en plein milieu de l'air de la ville, tant et tant que les voitures devront s'arrêter n'importe où sur les ponts et les grands boulevards.

Nous, on grimpera sur nos cristaux comme de petits escaliers suspendus et on s'arrêtera là, six pieds plus haut que les pas des trottoirs, là, à regarder le monde et à jouer aux princes ; six pieds plus loin. On fera une sieste. Longtemps. On se réveillera juste quand le soleil bougera, quand il fera de petites vagues chaudes jusqu'à nos joues barbouillées des larmes sèches du vent. Pas avant.

Tu es dans un lit trop blanc et trop petit, dans une pièce trop blanche et trop petite elle aussi. La lumière trop forte fait tout disparaître et s'aveugle elle-même. Tout disparaît sauf toi, trop noir en dedans, trop en guerre à côté des draps désespérément anonymes. Tu es trop maigre et tes poumons trop rouges. Ils ont le sang au bord des lèvres.

Moi, je suis loin. Assise trop droite sur une chaise trop dure. Je suis loin, figée à des milliers de souffles de toi. Nos nuits ont éclaté en deux morceaux séparés maintenant. Je sais que tu ne peux pas dormir, toi non plus. La chambre blanche, c'est trop différent de ta chambre toute bleue. On ne voit plus tes draps de flanelle. Ni tes plumes. Ni tes lampions rouges-gorges qui flottent avec lenteur, comme des soupirs. Je veux juste retrouver nos nuits, sans ta vie étourdie, soûle et fiévreuse,

ankylosée; mais la chambre ici est sans couleur et, moi, je suis figée trop loin du lit où, toi, tu grelottes.

Si tu veux, demain, on grimpera sur le lit blanc pour danser du swing ou du reggae et on fera les fous dépareillés, habillés en fluo ou en arc-en-ciel, en turquoise ou en lilas. Les hommes et les femmes en blanc auront peur de la vie qu'on portera sur nous parce qu'elle sera encore plus lumineuse que des millions de néons. Ils iront se blottir le visage contre le mur blanc pour disparaître complètement. Ça marchera. Nous, on chantera, jusqu'à ce que la chambre soit remplie de notes, jusqu'à ce qu'on puisse faire des plongeons dans les trémolos.

Après, on défoncera le plafond pour faire entrer le vent dans les chambres closes, on fera pousser des plantes géantes près des fenêtres pour que la forêt grandisse à l'intérieur des murs et pour que tous les murs soient des lianes, pour que tous les gens deviennent des gazelles, pour que les oiseaux des tropiques viennent immigrer ici. On ira en Italie ou en Espagne, à Rome ou à Barcelone, au Colisée ou à la plage, dans le cœur de la terre ou dans celui de la mer. Toi, tu mangeras tout ce que tu verras et, moi, j'écrirai tout ce que tu mangeras, tu joueras de la musique avec des coraux ou des minéraux et, moi, je fredonnerai des notes que j'aurai apportées avec moi.

Avec de la paille rouge et des morceaux de vitre, on se bâtira une église sans pape, sans dieu, une église qui ne veut rien dire pour personne sauf pour nous deux; on lancera nos notes sur les échos de la cathédrale et on s'écouterà s'aimer en mêlant tes graves et mes aigus, tes mains et mes seins, tes reins et tout ce que j'ai à moi de vivant, tout ce que j'ai qui bouge, qui sent, qui crie pour que les poissons ou les vers de terre se souviennent de nous deux.

J'écouterai ton cœur battre à l'endroit dans tes poumons et, toi, tu penseras à ce que tu aimerais manger si tu avais tous les mets de la planète devant toi et je te dirai: « Non, on est plus sur la planète, tu comprends, on est n'importe où et on s'en fout. » Et toi, tu m'inventeras des histoires avec des chats, du théâtre et de

la musique. Autour de nous, on verra s'élever des temples, des cavernes, des panthéons, des arènes, et nous, on sera là, tout nus, couchés dans les algues ou les racines, nous deux, tout nus, plantés les pieds dans la terre et la tête dans l'eau.

Tu es minuscule. De petits flocons noirs. À côté de toi, il y a des vers de terre, peut-être des poissons. C'est acajou partout. Je ne sais pas ce que ça sent. Peut-être le brûlé. Peut-être une chanson. Tu dors sous moi. Beaucoup en dessous. Tu n'as plus de nuits et, moi, je sais pas quoi faire des miennes. Je suis tout le temps couchée dans ta chambre bleue. Je regarde les lampions briller, mais je ne sens plus rien. Je m'en fous. J'écoute le silence pour entendre le tien.

Si tu veux, demain, j'irai te chercher. Je mettrai mes lunettes de plongée et j'irai au fond de la terre. Je trouverai une île pour accoster. Je secouerais la poussière en casse-tête et on refera ton corps sans oublier de morceaux. Il faudra te sortir de l'acajou parce que c'est trop petit pour les corps à qui il ne manque rien. On nagera un peu. Dans la terre. Tu me raconteras ce que tu as vu quand tu avais les yeux fermés et, moi, je pleurerai un peu. Demain, j'irai te chercher dans la terre. Après, on fera n'importe quoi.



J'ai ouvert les yeux, trouvé les tiens avec le soleil. Ça m'a fait sourire, tu avais hâte, tu pensais déjà au déjeuner qu'on allait manger. Des œufs bénédicines ou des crêpes fromage et bacon. Moi, je voulais me coller, je voulais prouver qu'on résiste aux blessures du corps. Toi, tu as souri. Ton nombril s'est frotté sur le mien. Bon matin, mon amour. Aujourd'hui, j'ai envie qu'on prenne le temps de respirer, tous les deux. Tu t'es levé. Tu as gratouillé ton dos, ton ventre, en disant des niaiseries. Tu as fait des plongeons sur moi. J'ai ri. Nos vingt orteils ont pianoté sur le sol. J'étais molle. Toi, tu étais beau. On a cherché nos vêtements que les vagues des draps avaient poussés en écume au bout du lit. J'ai posé mes lèvres contre ton dos. Toi, tu as toujours la peau salée.

Tu as mis de la musique. Betty *and* Steph. Moi, je suis bien. Je regarde toutes les étincelles qui jaillissent de toi, tout le temps, je regarde tout ce qui s'anime autour et en toi. Des fois, j'ai l'impression qu'elle est plus forte que la mienne, ta vie. Tu es beau à voir aller.

Tu sais quoi, dans ma vie, il y a une petite peur. Toute petite. Je n'y pense pas beaucoup. Ou pas trop longtemps.